

## LETTRE LIX.

*Au Comte \*\*\*.*

JE n'avois point voulu vous conseiller l'étude des Mathématiques, mon cher ami, que lorsque vous seriez affermi dans les principes de la Religion. Je craignois qu'en vous appliquant à une science qui ne veut que des choses démontrées, vous fiffiez comme tant de Mathématiciens qui s'avisent de foumettre nos mysteres à la démonstration. Les Mathématiques toutes étendues qu'elles sont, n'ont rien que de très-fini, dès qu'il s'agit de Dieu. Toutes les lignes qu'on peut tirer sur la terre, tous les points où l'on peut aboutir, ne

font que des infiniment petits en comparaison de cet Etre immense qui ne souffre ni paralleles ni rapports.

Les Mathématiques vous donneront un esprit juste. Sans elles, on manque d'une certaine méthode nécessaire pour rectifier les pensées, pour caser les idées, pour porter des jugemens sûrs. Il est facile de s'appercevoir, en lisant un livre, même de morale, si l'auteur est mathématicien: je ne m'y trompe guere. Le célèbre Méta-physicien qu'ont eu les François, n'auroit jamais composé la Recherche de la Vérité, s'il n'eût été mathématicien, non plus que Leibnitz sa Théodicée. On apperçoit dans leurs productions cet ordre géométrique qui resserre les

raisonnemens, qui leur donne de l'énergie, & sur-tout de la méthode.

C'est une si belle chose que l'ordre, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'en porte l'empreinte, & qu'il n'y a point d'harmonie sans lui. Aussi peut-on dire que les mathématiques sont une science universelle qui lie toutes les autres, & qui les fait voir sous les plus heureux rapports.

Les regards d'un mathématicien sont ordinairement des coups-d'œil sûrs, qui analysent & qui décomposent avec justesse; au lieu qu'un homme privé de la science des mathématiques, ne voit que d'une manière vague & presque toujours incertaine.

Attachez-vous donc à la con-

noître cette science si digne de notre curiosité, & si nécessaire, mais de sorte qu'elle ne vous jette pas dans des distractions. Il faut tâcher d'être toujours à soi-même, quelque chose qu'on puisse étudier.

Si j'avois votre loisir & votre jeunesse, je prendrois une connoissance plus étendue de la Géométrie. J'ai toujours chéri cette science d'un amour de prédilection. La tournure de mon esprit me fait rechercher avec avidité tout ce qui est méthodique, & je fais peu de cas des ouvrages où l'on ne trouve que de l'imagination.

Nous avons trois sciences principales, que je compare aux trois choses essentielles qui nous constituent; la Théologie, qui par sa

spiritualité, ressemble à notre ame; les Mathématiques, qui par leur combinaison & leur justesse, expriment notre raison; la Physique qui par ses opérations mécaniques, retrace notre corps; & ces trois sciences, qui doivent s'accorder parfaitement, lorsqu'elles se tiennent dans leur sphere, nous élèvent nécessairement vers leur Auteur, source de plénitude de toute lumiere.

J'avois entrepris autrefois; étant à Ascoli, un Ouvrage qui avoit pour objet le parfait accord de toutes les sciences. Je faisois voir quelle étoit leur source, leur fin, & quels étoient leurs rapports: mais les exercices du Cloître, & les leçons que j'étois obligé de donner, m'empêcherent de

le finir. J'en ai quelques fragmens que je chercherai dans mes papiers; & vous les lirez, si cela vous amuse. Il y a quelques idées, quelques vues: mais ce n'est qu'une production ébauchée, à laquelle il faut suppléer en la lisant, & vous en êtes capable.

La Philosophie sans Géométrie, est comme la Médecine sans Chymie. La plupart des Philosophes modernes ne déraisonnent que parce qu'ils ne sont pas Géometres. Ils prennent des sophismes pour des vérités, & s'ils posent de bons principes, ils en tirent de fausses conséquences.

Il ne suffit pas d'étudier pour être savant, ni de connoître les sciences pour être philosophe. Mais nous vivons dans un siecle où les

grands mots en imposent, & où l'on croit avoir du génie, quand on imagine des singularités. Défiez-vous des écrivains qui s'occupent plus du style que des choses, & qui hazardent tout, pour avoir la satisfaction d'étonner.

Je vous enverrai au premier moment un ouvrage sur la Trigonométrie; &, s'il est nécessaire, je vous prouverai géométriquement, c'est-à-dire, jusqu'à la démonstration, que je suis toujours votre meilleur ami.

*A Rome, ce 22 Juin 1753.*




---



---

LETTRE LX.

*A un Religieux des Mineurs  
Conventuels.*

Vous avez tort de penser, mon Révérend Père, que je ne prends aucune part à nos Chapitres. Je m'en affecte vivement, non comme un ambitieux qui desire parvenir; mais comme un ami de notre Ordre, qui souhaite ardemment que la science & la piété y occupent les premiers rangs. Un Supérieur qui n'est que savant, peut faire beaucoup de mal; & celui qui n'est que dévot, encore davantage. Il n'y a nulle ressource, quand il n'y a point de lumières; & c'est une réflexion très-judicieuse de Sainte

Therèse. Outre la science & la piété, un Supérieur a encore besoin d'un esprit de sagesse & de discernement; car il y a une grande différence entre enseigner & gouverner. On a même remarqué que tous les Ecrivains, jusqu'à ceux-mêmes qui donnent les plus belles leçons aux Monarques, ne sont pas propres à l'administration. Le bon sens valut souvent mieux que l'esprit, & même que le génie, pour conduire les hommes avec prudence: on a trop d'idées quand on a trop d'esprit, & l'on varie continuellement.

Je m'emploie avec tout le zèle possible pour faire élire Supérieurs ceux qui ont le plus d'appétit de au gouvernement, mais sans aucun retour sur moi-même, &

sans aucune intrigue. J'aime à n'avoir pour tout Empire que ma cellule; & encore ai-je de la peine à contenir dans l'ordre mon imagination & mes pensées. L'homme est si souvent ballotté par ses desirs, qu'il ne fait pas toujours tout ce qu'il veut, quoiqu'il soit toujours libre d'agir ou de ne point agir.

Je ferai proposer à la prochaine assemblée ce que vous souhaitez; & je présume qu'on y souscrira, autant qu'on peut répondre d'une multitude de goûts, de sentimens & d'esprits divers. La vérité devoit naturellement entraîner tous les hommes; mais elle se présente sous tant d'aspects différens, que chacun en juge d'après ses yeux. La vue varie selon ses intérêts & selon les opinions: *li occhi vedono come vogliono.*

Soyez convaincu que je suis comme par le passé, toujours prêt à vous obliger, toujours votre bon serviteur & votre bon ami.

---



---

LETTRE LXI.

*Au Cardinal SPINELLI.*

EMINENTISSIME,

Le livre sera approuvé comme il mérite de l'être; votre Eminence peut y compter. Il ne contient que des choses très-orthodoxes & très-praticables, quoi qu'en disent certains illuminés. Si on laissoit faire le pharisaïsme, bientôt il n'y auroit dans l'Eglise que des pratiques minutieuses; & la Religion qui est si belle & si sublime, deviendroit un cercle de superstitions.

On aime en général tout ce qui ne tend point à la réforme du cœur; & l'on est charmé de vieillir sans déraciner ses mauvaises habitudes, à l'aide de quelques oraisons qu'on récite à la hâte, & qu'on croit suffisantes pour mener au Ciel.

Il n'est point étonnant que le monde nous séduise. Mais on ne conçoit pas comment des hommes qui s'affichent pour être opposés à ses maximes, ne garantissent pas les âmes de cette séduction. Les Pharisiens sont de tous les temps, & il y en aura jusqu'à la fin du monde. Ils bâtissent des sépulcres blanchis, au lieu d'ériger des temples à l'Eternel; & ils endorment les Fideles, en les amusant avec des pratiques qui n'influent ni sur l'esprit, ni sur le cœur.

Il feroit à defirer que l'œil de votre Eminence devînt celui de tout le monde. Que d'abus réformés ! que de fausses pratiques supprimées ! Quand un Pasteur ne se nourrit que de l'Écriture sainte, des Conciles & des Peres, il n'y a point à craindre que son Diocèse donne dans la superstition. Muratori disoit que les petites dévotions ressembloit à la plupart des pierres à détacher, qui n'ôtent les taches en apparence, que pour les élargir.

Quoiqu'accablé de travail, je vous prouverai, Monseigneur, en me chargeant de celui que vous m'imposerez, que je ne me refuserai jamais au bonheur de vous convaincre du profond respect avec lequel je suis, &c.

*A Rome, ce 3 Juillet 1752. LET.*

---



---

LET T R E L X I I .

*A M. l'Abbé LAMI.*

JE ne fais comment je puis me reconnoître au milieu du désordre qui regne dans ma cellule & dans ma tête. Tout y est pêle-mêle : il faut écrire à un Auteur aussi méthodique que vous, pour débrouiller un pareil chaos.

Votre dernière Lettre sur la poésie me paroîtroit un chef-d'œuvre, si vous y aviez caractérisé le génie poétique de chaque Nation. Les Italiens ne sont pas Poètes comme les Anglois, ni les Allemands comme les François. Ils se ressemblent pour les principes ; mais ils diffèrent pour l'efferves-

*Partie I.*

C c

cence & pour l'enthousiasme. La poésie allemande est un feu qui éclaire; la françoise, un feu qui pétille, l'italienne, un feu qui brûle, l'angloise, un feu qui noircit.

On entasse trop d'images dans nos Pièces de vers; & il faudroit moins les prodiguer, pour qu'ils fissent une sensation plus vive. Rien ne réveille mieux un lecteur que la surprise; & il n'y en a point lorsqu'on multiplie trop les choses qui peuvent étonner.

Heureux l'esprit sobre, qui dans la poésie comme dans la prose, ménage avec délicatesse les rencontres & les situations. Je m'ennuie bientôt d'un jardin où je vois par-tout des cascades & des bosquets; au lieu qu'il m'enchanté si je n'y découvre qu'au hazard

des cabinets de verdure & des pièces d'eau. Les violettes gagnent infiniment à ne paroître qu'à demi, sous un épais feuillage: *Questo chesi nasconde eccita la curiosita.*

Il n'y a de beautés que par comparaison. Si tout étoit également magnifique, les yeux se lasseroient bientôt d'admirer. La nature, qui doit servir de modele à quiconque écrit, varie ses perspectives de maniere à ne jamais fatiguer la vue: la plus magnifique prairie se trouve dans le voisinage du plus simple vallon; & souvent une charmante riviere à côté d'un morne côteau.

Répétez ces leçons, mon cher Abbé, pour corriger nos Poètes, s'il se peut, de cette profusion de beautés qui ne sont que



de l'or entassé sans ordre & sans goût. On estime vos feuilles autant qu'on admire votre esprit; & quand un Journaliste a acquis cette double gloire, il peut parler en maître, bien assuré qu'on l'écouterà.

J'étois jeune écolier, quand je perdis un de mes camarades avec qui la sympathie m'avoit extrêmement lié. Hélas! après bien des promenades solitaires faites ensemble, bien des réflexions sur des choses que nous ne savions point encore, mais que nous desirions connoître, il mourut; & je crus ne pouvoir mieux engourdir ma douleur, qu'en lui adressant des vers, par la conviction que j'avois dès ce temps-là, que nous ne faisons que changer de vie, quand nous paroissions mourir.

Je louois sur-tout sa candeur & sa piété; car il étoit un exemple de vertus. Mais cet éloge, ainsi qu'on m'en fit appercevoir, péchoit à raison des peintures dont il étoit surchargé. J'y faisois entrer toutes les beautés de la campagne, & je ne donnois pas à mon lecteur le temps de respirer. C'étoit un arbre étouffé sous ses branches & sous son feuillage, & où l'on n'apercevoit point de fruits.

Dès ce moment je n'osai plus versifier. Jeme contentai de lire les Poètes, en m'appliquant à connoître leurs défauts & leurs beautés. Tout ce qui me fâchoit, c'est que mon ouvrage rempli d'imperfections, n'iroit point à la postérité, & que mon ami méritoit à tous égards l'honneur d'être immortel.

Jamais il ne s'effacera de mon cœur; & voilà comme les vrais amis ont une ressource du côté du sentiment, quand l'esprit ne suffit pas pour bien rendre leur amitié. C'est ma position à votre égard. Faites distraction de mes pensées, pour vous occuper de l'attachement que je vous aivoué; & vous trouverez que, si je ne suis pas un beau diseur, je suis au moins bon ami & bon serviteur. Mettez-moi à l'épreuve.

*A Rome, ce 10 Décembre 1755.*




---



---

LETTRE LXIII.

*A M. le Baron de KRONÉCH,  
Gentilhomme Allemand.*

JE ne fais, Monsieur le Baron, ce que je dois le plus admirer en vous, ou de l'esprit, ou de l'aménité. Rien ne prouve mieux que votre exemple, combien les Allemands ont les qualités propres à devenir amis. Tous ceux que j'ai fréquentés, m'ont fait voir la plus belle ame du monde.

Si vous continuez à vous occuper utilement, vous honorerez votre nation & tous ceux qui vous auront connu. Je me félicite de ce qu'un simple hazard m'a procuré le plaisir de votre agréable con-